

étoilé. Napoléon rentra à la chétive cabane que ses grenadiers lui avaient construite ; avant de prendre un peu de repos, il dit avec émotion aux chefs de corps dont il était entouré :

— Messieurs, cette soirée est la plus belle de ma vie.

Si les Russes avaient pu être témoins de ce qui venait de se passer, sans doute ils eussent perdu leur jactance, et ils n'eussent point parlé aussi légèrement qu'ils le faisaient de cette grande armée, *"qu'ils devaient, disaient-ils, anéantir du premier choc, et conduire prisonnière en Russie."* Mais la fortune leur devait la terrible leçon qu'ils regurent le lendemain. D'ailleurs, Savary avait été témoin de la fatuité de leurs jeunes officiers. Il en avait rendu compte à l'empereur, qui lui-même avait reçu l'aide de camp russe Dolgoroucki, dont l'inconvenance l'eût sans doute indigné si elle ne lui eût fait pitié ; mais il se garda bien de détruire cette confiance des Russes en leur supériorité. Des démonstrations de crainte

avaient même été faites habilement en présence de cet envoyé d'Alexandre.

Après avoir congédié la majeure partie de son monde, Napoléon s'était étendu sur trois chaises et avait dormi profondément. Les gens de service, rassemblés autour du feu en dehors de son bivac, s'étaient couchés sur la terre glacée, enveloppés de leurs manteaux. Depuis cinq jours aucun d'eux n'avait fermé l'œil, et Constant, le premier valet de chambre de l'empereur, dormait depuis quelques instants, lorsque, sur les trois heures et demi, son maître le fit appeler pour lui demander du punch. Constant aurait donné volontiers les empires d'Autriche et de Russie en échange d'une heure de sommeil de plus, et cependant dix minutes après il apportait le punch qu'il avait fait au feu du bivac. Napoléon en offrit au grand maréchal, à Berthier et à ses aides de camp ; lui-même en but un demi-verre ; le reste fut partagé entre les gens de service. — *A continuer.*

CHANGEMENT DE SCÈNE.

NOUVELLE AMERICAINE.

I.

VOTRE cas n'est nullement singulier, monsieur Clayton, bien que les maladies ne soient pas chose ordinaire chez les personnes de votre âge. Vous dites que vous avez vingt-deux ans.

— Il ne s'en manque que de quelques mois, docteur.

— Je n'ai qu'une seule ordonnance à vous prescrire, Monsieur, c'est un changement de scène.

— Voilà précisément ce qui me tue. Depuis que je suis sorti du collège, armé d'un diplôme, j'ai changé de scène aussi souvent qu'un fourbe de comédie. Parcourant les contrées les plus sillonnées de notre pays, à partir de l'extrême nord jusqu'à la dernière ligne sud ; j'ai pris les eaux dans quatre ou cinq endroits différents en une seule saison.

— Et qu'y avez-vous fait ?

— Ce qu'y font tous les autres ; j'ai bu et mangé, je me suis promené, j'ai dansé, joué au billard, etc. Puis l'hiver venu, j'ai visité les grandes villes.

— Et qu'y avez-vous fait ?

— Ce qu'y font tous les jeunes gens de ma condition. J'ai fréquenté les lions. Présenté aux beautés du jour, j'ai reçu et accepté des invitations, ... ainsi de suite.

— Il me semble qu'un tel genre de vie ne diffère pas matériellement de celui que vous menez chez vous.

— A vrai dire, je partage votre avis ; un théâtre ressemble

à un théâtre, un dîner à un dîner, une soirée à une soirée. Quand aux femmes, je trouve qu'elles ont toutes un grand air de famille. Ce sont les mêmes manières de se travestir, les mêmes moyens pour se rendre parfaites. Celles-ci ont un peu plus de telle chose, celles-là un peu moins de telle autre. L'hiver passé, j'ai pris la résolution de rester chez moi, et, comme vous tenez rarement compte de mes souffrances, docteur, j'ai consulté un de vos confrères sur mes migraines et mes lassitudes. Il m'a ordonné d'essayer des exercices gymnastiques. Mais on s'ennuie vite à ces prouesses d'acrobatie. C'est un genre de vie bien stupide que celui qui ne nous fait exister que pour défendre notre santé contre les attaques des passions. Ce n'est pas vivre, selon moi, c'est ne point mourir.

— Avez-vous jamais cherché à vous occuper par l'étude ?

— Pas avec assez de persévérance pour m'y habituer. J'ai, à l'instigation de mon père, il y a un an ou deux, commencé à étudier les lois. Je n'ai vu encore que quelques volumes de Blackstone. Je ne suis pas bibliomane : j'ai besoin d'être excité au travail pour qu'il me profite. Au collège, je me faisais de l'étude un point d'honneur ; ici, sans rivalité, sans émulation, elle n'a pas d'intérêt pour moi. Rien, du reste, ne m'oblige à suivre une profession. J'en sais tout autant qu'il me faut pour tenir convenablement mon rang dans la société. Je voudrais, docteur, que vous fussiez d'avis qu'un tour en Europe m'est indispensable, et que vous pussiez décider mon père à ce que j'entreprisse cette grande traversée.

— Je ne me prêterai pas à ce désir là, monsieur Clayton,